



JUST JAECKIN/SYGMA/CORBIS

ou écrivain. En brassant ces grandeurs avortées dans un shaker de dérision, Serge Gainsbourg devint une sorte d'accélérateur de particules musicales, puis une véritable mythologie nationale. Sa vie ressemble à un double album d'autrefois : quatre faces, quatre phases.

Au départ, autour de 1955, il y a ce fils de juif russe né à Paris, rue de la Chine. C'est un échalas aux oreilles de chou qui tient le piano dans des cabarets de travestis. Colette Renard, Reggiani ou les frères Jacques interprètent bientôt ses compositions, Marcel Aymé signe les notes de pochette de son premier 33-tours. C'est Gainsbourg I^{er}, un personnage de cabaret Rive gauche accordé aux écrans noir et blanc de la RTF, une curieuse asperge qui a l'air de chanter en play-back même quand elle est en direct. Premiers joyaux, « Le poinçonneur des Lilas » ou « La javanaise ». Ce faux indolent parrainé par Boris Vian a écrit « La chanson de Prévert » ? Il paraît dessiné par Bernard Buffet ? Voilà donc que l'énergumène s'enfuit vers New York pour un album de polyrythmies caraïbes, « Gainsbourg percussions ». La première métamorphose s'annonce.

L'impérialisme yé-yé déferle alors sur la France. Mélodies sucrées, idoles juvéniles, brises anglo-saxonnes. Gainsbourg le rat de cave est-il condamné ? Que nenni, il attaque en passant à la couleur. On découvre que ce façonnier des nuits blanches taille à merveille de petits bijoux pop à usage des nouvelles lolitas. Lui qui a écrit « Accordéon » pour Juliette Gréco concocte pour France Gall un grand prix de l'Eurovision, « Poupée de cire, poupée de son ». Royalties et rires sous cape, et déjà une manière bien dessinée, jeux de mots, détournements musicaux, sens très sûr de la modulation fatale. C'est Gainsbourg II, celui qui va acclimater à sa

Gainsbarre,

Il aurait eu 80 ans en 2008 et se voit consacrer une rétrospective. Monument national ? Affirmatif.

PAR MARC LAMBON

Quand Gainsbarre se bourre, Gainsbourg se barre », aimait-il à dire. Voilà dix-sept ans qu'il s'est barré, et c'est comme si Serge Gainsbourg restait, à l'image de sa maison mausolée de la rue de Verneuil, suspendu dans un temps immobile. Il aura été Jekyll et Hyde, le pianiste hâve et le dandy flingué, le rapin splénétique et le Pygmalion tricolore, un type qui lisait Nabokov et chantait dans les shows pailletés des Carpentier. Il se serait bien vu grand peintre, grand pianiste, grand cinéaste

Avec Jane Birkin. Pour elle, il inventera « Melody Nelson », un écrin imaginaire avec Rolls, labyrinthes, culte océanien

sauce les sophistications électriques du *Swinging London*, un synthétiseur et un amant. Brigitte Bardot sera sa Galatée tropézienne, sa cylindrée blonde. De « Bonnie and Clyde » en « Harley-Davidson », de « Contact » en « Initials BB », ces deux-là jouent la Belle et la Bête au milieu des années de Gaulle. Qui est in ? Qui est out ?

Gainsbourg III s'annonce avec une Anglaise sur le continent : Jane Birkin pousse des soupirs sur la version officielle de « Je t'aime, moi non plus », d'abord enregistré avec Bardot. L'actrice de « Blow up », la fille au petit panier, le Gainsborough érotique traversera les années 70 au bras d'un chanteur relooké, lunettes noires, chemise blanche sous une veste à rayures. Après quelques chansonnettes imparables qui ressemblent à un dessin de Guy

Peellaert, un Gainsbourg porté par le vent va direct au chef-d'œuvre. En 1971, l'album concept « L'histoire de Melody Nelson », enregistré à Londres avec les orchestrations de Jean-Claude Vannier, arrive comme un ovni de satin : autour de Birkin/Melody, c'est un écrin imaginaire qui mélange Rolls, labyrinthes, culte océanien. Signature Gainsbourg ? Cordes, chœurs, basse climatique, guitares coupantes, paroles susurrées. Un sommet ? Affirmatif.

Là, les choses s'emballent. L'alcool, l'hédonisme des matins blêmes, la mode. Gainsbourg paraît soudain courir après l'époque, parce qu'elle a fini par lui ressembler. On attend les décrets du roi des mutants ? Il mute sans cesse. Un peu de crème solaire pour slows au Club Med ? Il vous donnera « La décadanse » et « Sea, Sex and Sun ». Un vent de provocations verts-de-gris, avec la mode rétro d'Yves Saint Laurent et le « Portier de nuit » de Liliana Cavani ? Ce sera l'album « Rock Around the Bunker » et son outrageant « Nazi Rock ». Quand Gainsbarre se déchaîne, Gainsbourg enchaîne. En 1976, le film « Je t'aime moi non plus ». En 1977, l'album « L'homme à la tête de chou ». En 1978, l'album « Ex-fan des sixties », écrit pour Jane Birkin. C'est une usine à succès, un alambic noctambule. Et tant qu'à faire, puisque l'heure est au reggae, on ira enregistrer à la Jamaïque deux albums cuivrés, avec une « Marseillaise » rasta de haute mémoire.

Gainsbourg IV paraît savoir qu'il n'y aura pas de cinquième acte. Jane Birkin partie, ce sont des années de provoc', des gimmicks de légende. Un billet de 500 francs brûlé devant les caméras. Une proposition indécente à Whitney Houston sur le plateau de Michel Drucker : « *I want to fuck you.* » L'affiche des concerts au Casino de Paris en 1985 : « 140 francs devant, 110 francs derrière ». Son com-

L'expo Gainsbourg

Du 21 octobre au 1^{er} mars 2009, une grande exposition rétrospective est organisée à la Cité de la musique. Les trente-cinq ans de carrière d'un artiste protéiforme, comparable en cela à Bob Dylan ou David Bowie, commandent un découpage de l'espace en quatre sections. « La période bleue » couvre les débuts du pianiste chantant, entre 1958 et 1965. « Les idoles » correspond à la séquence pop et bubble-gum des années 1965-1969. Suit « La décadanse », entre l'arrivée de Jane Birkin et les albums reggae. Puis, de 1979 à 1991, c'est « Ecce homo », phase de lent crépuscule. Au milieu d'une mise en scène kaléidoscopique, une bande sonore de Frédéric Sanchez fait entendre textes et musiques de l'artiste. En attendant une hypothétique transformation de l'hôtel particulier de la rue de Verneuil en musée permanent, Paris aura pour quatre mois son musée Gainsbourg ■ www.cite-musique.fr

80 piges

mentaire sur le retour au music-hall d'Yves Montand, unanimement salué : « *Je n'aime pas le velours côtelé.* » Des films passés inaperçus, « Equateur » ou « Stan the Flasher ». Mais aussi les chansons de « Play Blessures » pour Alain Bashung, les collaborations avec Jacques Dutronc ou Alain Chamfort (« Manureva »), et en 1984 son dernier grand album, « Love on the Beat ». C'était son requiem pour un don. De Serge Gainsbourg, qui avait commencé avec Colette Renard et finissait chez les Blacks du Bronx, on oubliait qu'il avait eu 12 ans en 1940 et fut caché pendant la guerre dans le Limousin. « *You're under arrest* », martèlera l'une de ses dernières chansons. En 2008, il aurait eu 80 ans. C'est un homme qui savait trouver dans trois notes une perspective sur le temps ■